

—Voilà tout ce que contient ce caisson ?

—Pas autre chose, sire.

—Et combien de tout cela ?

L'officier donne le nombre exact de chaque nature d'objets.

—Maintenant, c'est ce que nous allons voir, ajoute Napoléon.

Le caisson est aussitôt vidé. Les pièces étalées et comptées, leur nombre se trouve exact ; mais, pour s'assurer qu'on ne laisse rien dans le caisson, Napoléon monte sur l'essieu de la roue et regarde ; le caisson est entièrement vide. Il redescend, et faisant de la main un signe amical à l'officier, il ajoute :

—Vous aviez raison, monsieur ; mais on peut se tromper. Il serait à désirer que tous les officiers de l'armée connussent leur affaire aussi bien que vous connaissez la vôtre.

Cette action de l'empereur provoqua des battements de mains et de bruyans vivats.

—A la bonne heure ! disaient les pontonniers dans ce langage qui leur était particulier, à la bonne heure ! en voilà un qui veille aux grains. Le petit tondu n'est pas homme à se laisser faire la queue !...

On voit qu'en passant ces inspections, Napoléon descendait jusqu'aux moindres détails, et qu'il voulait tout voir de ses yeux. Il examinait les soldats un à un pour ainsi dire ; il interrogeait la physionomie de chacun d'eux pour y lire le degré de satisfaction ou de mécontentement qu'il pouvait éprouver, et questionnait tout le monde indistinctement.

Un soir qu'il parcourait seul les bivacs établis aux environs de son quartier général de Baceguillas, pendant la mélancolique campagne d'Espagne de 1808, il entend quelques soldats, harrassés par les marches et les privations, murmurer et se plaindre tout haut. Napoléon s'arrête :

—Qu'y a-t-il donc ? s'écrie-il ; on n'est pas content ici, ce me semble !

Et s'approchant d'un vieux soldat qui avait une mine plus reïgnée que celle des autres :

—Et toi, comment te portes-tu ?

Pas de réponse.

Napoléon, l'interrogeant du regard, ajoute d'un ton révere :

—Je te demande comment vous vivez ici.

Le vieux grognard se croise les bras, baisse les yeux et reste muet. Alors un lieutenant qui a entendu la dernière question de l'empereur, s'avance, et lui dit d'un ton qu'il tâche de rendre attendrissant :

—Ah ! sire, nous vivons ici de dévouement !

—Comment vous appelez-vous, monsieur ? lui demande vivement l'empereur en lui lançant un regard foudroyant.

—De Verangeac, sir.

J'aurais parié qu'il y avait du *gnac* dans votre nom.

Et tournant brusquement le dos à cet officier, Napoléon continua sa promenade sans laisser autrement deviner le déplaisir que venait de lui causer une flatterie si peu de saison.

A Paris, il était rare qu'aux grandes revues hebdomadaires qu'il passait, il n'accordât pas quelques faveurs, ne fit pas des distributions de titres ou de croix, ou de nouvelles promotions dans les régiments qu'il avait sous les yeux. En ce cas, ces promotions comportaient toujours avec elles une sorte de prestige, un certain à-propos qui frappait d'autant plus le moral du

soldat que Napoléon possédait au suprême degré le grand art de savoir dramatiser le fait le plus ordinaire, comme le plus simple récit.

A la dernière de ses revues, qui eut lieu à la fin de janvier 1814, tout en distribuant ses regards à cette masse de braves qui, sans le savoir, contemplaient la plupart leur empereur pour la dernière fois, Napoléon distingue un soldat qui, vieux déjà, ne porte cependant que les insignes de sergent. Ce sous-officier a de grands yeux qui brillent comme deux flambeaux sur son visage bronzé par vingt campagnes ; une paire de moustaches énormes cache la moitié de cette figure et la rend encore plus formidable et plus bizarre. L'empereur lui fait signe de sortir des rangs et de venir à lui. A cet ordre, le cœur du vieux brave, si ferme et si intrépide, ressent une émotion qui jusqu'à ce jour lui est restée inconnue : une vive rougeur couvre ses joues.

—Je t'ai déjà vu quelque part, lui dit Napoléon avec intérêt, mais il y a longtemps ; comment t'appelles-tu ?

—Noël, sire.

—Noël ! j'en connais plusieurs. Ton pays ?

—Enfant de Paris !

—Ah ! interrompt l'empereur, est-ce que tu n'étais pas en Italie avec moi ?

Oui, sire.

Je te reconnais maintenant ; et tu es devenu sergent ?

—A Marengo, sire.

—Mais depuis ?...

—Depuis, répéta Noël en baissant tristement la tête, depuis rien, sire.

—Tu n'as donc pas voulu entrer dans ma garde ?

—Au contraire, c'est la seule chose que j'aie désirée, car j'étais à Austerlitz, à Wagram, enfin à toutes les grandes batailles.

—As-tu déjà été proposé pour la croix ?

—Trois fois, sire.

—Je vais le savoir tout à l'heure ; retourne à ton rang.

Napoléon s'approche alors du colonel et s'entretient avec lui à voix basse pendant cinq minutes. Des regards lancés de temps en temps sur Noël font présumer qu'il fait le sujet de cette conversation. En effet, Noël est un de ces précieux soldats, vaillans et calmes, esclave du devoir et de la discipline, constants et dévoués, comme les aime Napoléon. Il s'est distingué dans maintes affaires ; mais sa modestie, on pourrait même dire sa timidité, ne lui a pas permis de solliciter l'avancement auquel il a droit depuis longtemps ; on a pris l'habitude de l'oublier ; il n'est même pas encore décoré. Napoléon a deviné qu'on s'était rendu coupable envers lui d'une grande injustice ; c'est donc à lui de la réparer, et de la réparer d'une manière éclatante. Il rappelle le sous-officier :

—Tiens, Noël, lui dit-il, il y a longtemps que tu l'as méritée, car depuis longtemps aussi tu es un brave.

Et l'empereur attache sur la poitrine du vieux soldat la croix qu'il vient de détacher de la sienne. A un signal du colonel, les tambours battent un ban, le plus grand silence règne sur toute la ligne, et le colonel, présentant au régiment le nouveau chevalier de la Légion d'Honneur, s'écrie d'une voix forte :

—Au nom de l'empereur !... reconnaissez le sergent Noël comme sous-lieutenant dans votre régiment !